

*La fragilité du sujet âgé*

« Fragilité sociale : les perspectives sociologiques »

De quoi parlons-nous quand nous abordons la fragilité ? Un vase en cristal est fragile car il risque de se casser très facilement. Mais, si on le laisse posé sur le piano, qu'on le déplace avec précaution pour l'épousseter, il ne se cassera pas de lui-même ! En va-t-il ainsi pour les personnes fragiles ? Sous-entendu, si on les traite avec soin, il ne leur arrivera rien de grave ? Par ailleurs, les sujets âgés sont-ils tous fragiles ? Sans doute oui, car comme les vases en cristal, un rien peut les casser. Le Professeur Pierre Jouanny a abordé le concept de fragilité, je n'y reviendrai pas. On a vu que cette fragilité pouvait être diversement qualifiée. C'est la fragilité sociale que j'aborderai ici. C'est sans doute la plus insidieuse tant elle a la capacité d'être multiforme et parfois même invisible.

Pourquoi et comment notre société créerait-elle une fragilité sociale ? **L'âge** tout d'abord. Il ne fait pas bon être âgé ! Tout d'abord, on peut remarquer que dans nos expressions le mot « âgé » est toujours suivi d'un âge. On dira : « c'est un jeune âgé de 18 ans », « c'est une femme âgée d'une quarantaine d'années », mais que déduire de : « un homme âgé a été renversé par une voiture ». C'est quoi un homme âgé ou une femme âgée ? Passé justement un certain âge, tout se passe comme si on ne comptait plus les années... Pourtant chacun a bien un âge ! En fait cet « homme âgé ou femme âgée » semble bien être la formule polie pour éviter de dire « vieux » ou « vieille ». Cette désignation par l'âge, ou l'absence d'âge, est révélatrice de ce que notre environnement est capable de faire en matière de ségrégation. Vous voilà vieux à partir de 60 ans pour certains, 65 ans pour d'autres, très vieux après 75 ans et ce que j'appelle « houlala » à partir de 90 ans. C'est ainsi que je désigne cette tranche d'âges tellement l'évocation d'un plus de 90 ans fait naître ce « houlala » suivi généralement d'un « ça commence à faire ». Cette réaction sociale à l'égard de l'âge peut fragiliser des personnes qui ont déjà soufflé leurs soixante bougies tout simplement en les mettant à l'écart ; en leur faisant comprendre qu'ils n'ont plus nulle part où s'inscrire. Cet ostracisme est isolant et une grande cause de fragilité provient de l'isolement. La **rupture des liens sociaux** dont on dispose, sans même s'en rendre compte, crée pour celui qui la subit un repli sur soi-même et Paul Valéry le disait : « Un homme seul est en mauvaise compagnie ». Cette rupture des liens sociaux est particulièrement visible lors de la mise à la retraite : tout ce qui avait fait l'individu est gommé. Une des premières questions posées, dans une rencontre, est en rapport avec l'activité : « Que faites-vous dans la vie ? ». Si vous devez répondre : « Je suis à la retraite », ce qui peut être dit après n'a plus aucune importance. Cette mise à la marge de la société par défaut de marquage professionnel peut avoir des conséquences douloureuses pour celui qui la vit. D'autant que la retraite est souvent liée à une **baisse des revenus**, autre grande cause de fragilité. On peut se demander pourquoi la rumeur se plaît à répandre le bruit que les vieux ont moins de besoins ! Comme si le monde des désirs et des envies, était réservé aux Jeunes et que passé un certain âge on devait se contenter de peu, voire de ce qu'on a, et ne plus avoir de rêves ! Je ne serais pas loin de penser que c'est tout l'inverse ! Si les marques du vieillissement atteignent votre physique, c'est un passage obligé, les séances chez le coiffeur, l'esthéticienne, la manucure, la fréquentation d'un centre de remise en forme, d'un club de gymnastique, l'achat de nouveaux vêtements, deviennent *quasi* obligatoires ! La tentation de voyager, de découvrir des pays, de voir du monde est très alléchante ! Se gâter, acheter des chocolats surfins, des fruits primeurs ! S'accorder du bon temps, aller au théâtre, au cinéma aux concerts ! Refaire tout son appartement ou réaménager sa maison, pour les rendre plus confortables, plus agréables ! Changer ! Mais notre société ne voit pas les choses sous cet angle ! Elle condamne d'avance les Vieux qui, selon elle, dilapident leurs biens ! Il y a ce qu'on appelle une

représentation sociale du Vieux qui finalement s'accorde parfaitement avec les soucis financiers dont sont victimes les personnes âgées. Un Vieux n'a pas besoin de vêtements neufs, alors le Vieux use jusqu'à la corde son manteau défraîchi. Un Vieux mange moins, alors le Vieux se contente le soir d'une soupe et d'un yaourt. Un Vieux n'a pas à voyager, alors le Vieux regarde la télé. On a même pu constater qu'à partir d'un certain âge, si le Vieux a besoin de changer de lunettes, l'ophtalmologiste va lui déconseiller cette dépense presque inutile, peu remboursée, car finalement, le retour sur investissement risque d'être faible. Autrement dit, pour le temps qui lui reste, le jeu n'en vaut pas la chandelle ! Arrêtez de lire le journal si vous n'y voyez plus assez net ! Tout se passe comme si le Vieux répondait en tout point aux consignes que lui enjoint de suivre son environnement et ce d'autant mieux qu'il craint de ne pas avoir les moyens de son éventuelle dépense ! Il faut également préciser que le monde des personnes âgées est peuplé principalement de femmes, lesquelles connaissent souvent une situation financière qui laisse peu de place aux dépenses inconsidérées. Au 1<sup>er</sup> janvier 2014, plus de la moitié (57,6 %) des femmes de plus de 75 ans étaient veuves et elles sont 81,8 % au-delà de 90 ans. Le manque de revenu que génère souvent le veuvage est source de fragilité : ces femmes qui estiment ne pas avoir les moyens préfèrent s'isoler que d'avoir à décliner les propositions qu'on pourrait leur faire. Cet **isolement** contribue lui-même à faire naître la fragilité : plus de sorties, plus d'invitations à honorer de peur de ne pas avoir de quoi les rendre, plus d'achats-plaisirs. Bref, la vie se rétrécit et devient une sorte d'enfermement consenti. Le recours aux seuls souvenirs, au rabâchage de ce qui faisait la vie belle autrefois peut avoir de graves conséquences sur l'état physique et psychique de ces femmes. Là encore, une sorte de cercle vicieux s'installe : une femme triste et seule ne constitue pas une compagnie bien agréable, d'où le nombre moins élevé de visites des amis, de la famille et des voisins. La **dépression** peut s'installer et grandement fragiliser celle qui en est victime. L'état dépressif des personnes âgées n'est pas souvent perçu comme tel : on pense qu'elles ressassent, qu'elles n'ont plus faim, qu'elles ne s'intéressent plus à rien. En fait, elles se restreignent, vivent chichement et souhaitent juste passer inaperçues. Elles ont intégré le fait qu'elles sont vieilles et n'offrent donc plus beaucoup d'intérêt. Elles manifestent ainsi une espèce d'intériorisation de ce que pense d'elles l'ensemble de la société. Nous avons évoqué le **veuvage** comme une source de baisse de revenu. Ce n'est pas que cela. Perdre son compagnon après quarante, cinquante, voire soixante, ans de vie commune est un véritable déchirement dont les familles et les amis ne mesurent pas toujours les effets. La complicité qui naît dans un couple, quelle que soit la forme qu'elle prend, laisse toujours le survivant démuni. Quand je dis « quelle que soit la forme qu'elle prend » c'est que bien souvent, on juge les « vieux couples », ceux qui se chamaillent, ceux dont un des membres est ronchon, etc. Il ne faut pas s'y tromper, les façons de vivre à deux peuvent avoir de multiples facettes et ce qu'on pourrait considérer comme infernal, voire invivable, forme la base d'une entente à laquelle on ne renoncerait pour rien au monde. C'est un mode de fonctionnement qui impose d'être respecté et l'idée que telle femme va être enfin débarrassée de son trop exigeant mari doit être bannie, tout comme l'idée que tel homme va enfin retrouver sa liberté d'aller et venir ! Reste une seule réalité : tout ce qui se faisait à deux n'est plus envisageable quand on est plus qu'un : les sorties, les repas, les préparatifs de jours de fête, rien n'est plus comme avant. Cette rupture d'union, qu'elle soit brutale ou lente, est une réelle cause de fragilité. J'ai relevé les statistiques de veuvages en France : par an, on dénombre environ 135 000 décès de personnes mariées de plus de 75 ans, soit le même nombre de personnes qui deviennent veuves, hommes et femmes confondus. Parmi ces décès, les trois quarts sont masculins (73,5 %). Ce sont autant de femmes qui deviennent veuves. La situation de veuvage dans une famille est complexe à gérer : au veuvage d'un des membres du couple correspond la perte d'un parent pour un enfant. Ainsi, le conjoint survivant est non seulement triste lui-même, mais il est aussi entouré d'enfants, voire de petits-enfants, tristes eux-mêmes. Pour avoir suivi une étude consacrée au veuvage, des entretiens qui étaient passés, il ressortait que l'entourage proche du veuf n'était que de peu de réconfort. La situation est encore plus forte quand le conjoint survivant a dû soigner le décédé. Les journées étaient bien souvent rythmées par les soins, et au-delà des soins par des attentions constantes, qui épuisaient généralement celui qui les prodiguait. Le veuvage quand il intervient dans ces conditions est encore plus insupportable car celui qui avait pris l'habitude de s'occuper de l'autre, à son

détriment, n'est plus capable de s'occuper de lui exclusivement. La maladie de l'un ou de l'autre éloigne les parents et les amis, rétrécissant ainsi le cercle de connaissances qui ne se reformera pas après le décès. Les liens ne pourront plus se retisser. Bien souvent, on pense que la personne ainsi libérée va pouvoir reprendre le cours d'une vie normale. Or, il n'en n'est rien et l'incitation à « reprendre du poil de la bête », à se « reprendre en mains » est totalement vaine. Ce que nous ont confié les veufs interrogés, c'est un désir de pouvoir pleurer, de pouvoir être triste alors que leur entourage ne les incitait qu'à entreprendre de nouvelles activités... C'est une des premières revendications des veufs : qu'on les laisse avec leur chagrin. C'est cette situation délicate qui est difficile à gérer : faire quelque chose, mais ne pas en faire trop, alors qu'on pense ne pas en faire assez...

Les situations que nous venons d'évoquer mettent en scène des problèmes personnels qui peuvent être cause de fragilité. Mais, au-delà de ces ruptures affectives et financières, les personnes âgées vivent dans une société qui leur dit tous les jours qu'elle n'a plus besoin d'elles ! C'est cette sensation d'inutilité, de mise au rencard, qui crée la marginalisation des personnes âgées. Nous sommes passés d'une société dans laquelle le « nous » était envahissant à une société du « je ». On dit parfois, sans doute par erreur, que la société est individualiste. Ce n'est pas exactement cela. Il conviendrait plutôt de dire que notre société est composée d'individualités : il y a « je », plus « je », plus « je », etc. Le « nous » a quasiment été banni. C'est « je » qui réussit, « je » qui progresse, « je » qui va de l'avant et tous ceux qui n'entrent pas dans cette conformité ne servent plus à rien. Il n'y a plus ce « nous », par exemple, habitants de Vitteaux, mais les Jeunes de Vitteaux, les Adultes de Vitteaux et les Vieux de Vitteaux. L'idée de communauté qui battait en brèche la notion d'âge a disparu. On pourra remarquer que le passage d'Adultes à Vieux a quelque chose de violent. En effet, il laisse à penser que les Vieux ne sont plus des Adultes ! Que l'on fasse un *distinguo* entre Jeunes et Adultes, pourquoi pas, on peut supposer que ce qui différencie les deux classes c'est l'état dans lequel les premiers dépendent des seconds. Mais comment envisager le fait qu'après 60 ou 70 ans on ne soit plus un Adulte ? A quoi renvoie cette classe des Vieux ? Ce classement, Jeunes, Adultes et Vieux, qui imprègne notre société, a le gros inconvénient de reporter uniquement sur les Adultes la responsabilité des deux autres classes et d'évincer de la vie civile et politique les Vieux. Un seul droit est laissé jusqu'à la fin : le droit de vote ! Il serait bon qu'il en aille de même pour tout le reste. Il n'est besoin pour mesurer la cassure que d'étudier les façons dont certaines personnes se retrouvent en EHPAD. Ce sont souvent des Adultes qui prennent la décision et très souvent « pour le bien » du Vieux qui ne se rend plus bien compte de ses faiblesses. Dans les institutions, on constate aussi ce passage d'Adultes à Vieux : les choix ne sont pas toujours laissés à la personne institutionnalisée mais à ses enfants. Dans une étude qui voulait apprécier l'intimité qui régnait dans les institutions, nous avons découvert que la procédure mise en place par les collectivités quand une intimité se créait entre deux résidents, était de prévenir les enfants... Un genre de retour à l'enfance, quand les parents étaient prévenus que leur galopin de fils, par exemple, avait eu une mauvaise conduite au dortoir ! Ainsi, c'est une **négation de l'autonomie** que la société fait peser sur la personne âgée et cette nouvelle impuissance à diriger sa vie est une véritable cause de fragilité. Comme si plus rien ne vous autorisait à être libre de vos mouvements. Le fait d'être reconnu dépendant, même en dehors de la maladie, a un pouvoir anesthésiant qui fragilise toute personne qui en est victime.

Le paradoxe qu'on pourra relever avec cette société qui ne compte plus sur ses aînés, c'est que malgré tout, on les retrouve en grand nombre dans les associations pour assurer, par un bénévolat qui force l'admiration, des prestations qui relèvent du pouvoir de l'Etat. Qu'on pense, par exemple, aux *Resto du Cœur* qui continuent à vivre grâce à l'implication des retraités. Au-delà d'un engagement dans les associations, dont on parle toujours, mais qui n'est jamais chiffré, ceux qui sont de Vieux parents sont mobilisés pour les gardes d'enfants et sollicités pour de nombreuses aides. Cela constitue une économie parallèle jamais chiffrée elle non plus. Tout se passe comme si ce qui était assuré par les Vieux relevait d'une « occupation », d'une sorte de loisir, d'un bénévolat de bon ton dont on ne rend jamais compte. Là encore, les Vieux se comportent comme la société leur demande de le faire : ils s'occupent, ils répondent aux besoins. C'est tout juste s'ils ne disent pas « merci d'avoir pensé à moi ». Ils se trouvent en situation de précarité sociale : on les prend, on les

laisse. C'est cette épreuve du lâchage qui peut être dramatique et conduire à la fragilité. Il n'est que de penser à ce qu'ils accomplissent pour la garde des jeunes enfants dont on se passe très bien quand ces enfants sont grands. Les ruptures sont des épreuves que chacun rencontre tout au long de sa vie, mais plus on avance en âge et plus ces **ruptures** sont vécues avec difficulté, surtout quand elles émanent du **milieu familial**. La solitude ressentie par les personnes âgées quand les enfants et les petits-enfants les délaissent est aussi une cause de fragilité. A l'inutilité que la société manifeste s'ajoute celle des êtres qu'on pense les plus proches et avec lesquels on croit avoir un lien indéfectible. C'est qu'il y a aujourd'hui un monde entre un enfant de 20 ans et un grand-père de 80 ans. Ce ne sont pas seulement soixante années qui les séparent, ce sont des modes de vie différents, des références étrangères, des connivences impossibles. Un homme de 80 ans est né en 1935 : la pénicilline n'existait même pas ! Les premiers essais auront lieu en 1943 ! S'il a des souvenirs de petite enfance, ils sont liés à la Seconde Guerre mondiale ! Il a pu avoir le téléphone chez lui alors qu'il avait 30 ans. Quoi, dans cette vie peut intéresser un jeune de 20 ans ? Il a tout simplement l'impression que le grand-père a vécu au temps des dinosaures ; d'autant que ce dernier ne sait rien de la 4G ! Le progrès est sans doute un bien, mais il provoque un décalage entre les générations qui fait qu'aujourd'hui il y a ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. Dans le même temps, ceux qui ne savent pas connaissent autre chose, mais cet « autre chose » n'intéresse plus personne ! D'où ce qu'on voit maintenant : des Vieux qui font tout pour rester « dans le coup » ! Un article du *Figaro* du 9 octobre avait pour titre : « La nouvelle jeunesse des plus de 75 ans » ! Ce titre est dévastateur ! Tout d'abord, pour ceux de plus de 75 ans qui ne ressentent pas cette nouvelle jeunesse, mais plus largement pour ce qu'il contient de négation du vieillissement ! Non seulement on est vieux, mais il faut encore paraître jeune !

Ce sont toutes ces situations, et encore certainement bien d'autres, qui filtrent de la société et du cercle plus proche de la famille, qui fragilisent les personnes âgées. Michel Serres, philosophe, et son fils, Jean-François, directeur de l'association petits frères des Pauvres, ont récemment écrit un livre, *Solitude*, dans lequel ils évoquent le problème à résoudre : comment faire renaître la solidarité dans une société constituée de « je ». Comment faire pour que tous ces « je » reconstituent un « nous ». C'est sans doute la bonne question. Dans une population vieillie et qui va vieillir encore, il est nécessaire que chacun ait sa place, naturellement. Si certains doivent être abandonnés en chemin, alors la fragilité sera une maladie dont on peut craindre qu'elle soit sans remède.

**Michèle Dion**  
Université de Bourgogne/Franche-Comté  
CGC – UMR CNRS 7366